



Volume 39, numéro 2, juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400037ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400037ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1983). Compte rendu de [BLANDINO, Giovanni, *Questioni dibattute /3*]. *Laval théologique et philosophique*, 39(2), 240–241.
<https://doi.org/10.7202/400037ar>

vision. Dans la vision du Fils de l'homme sept candélabres d'or étaient vus en premier. Ici, c'est « un trône » qui « se dressait dans le ciel ».

« Le trône est, à coup sûr, symbole de royauté. Jean est face à quelqu'un qui a le suprême pouvoir judiciaire pour juger le monde. Il est en présence d'une « instance suprême ».

— « *Et siégeant sur ce trône, Quelqu'un* ».

Ce quelqu'un est simplement mentionné, sans nom, comme on aurait pu l'attendre. L'usage biblique de ne pas nommer Dieu se retrouve ici.

C'est ainsi que progresse tout cet exposé dont les qualités pédagogiques sont admirables. Tout y est comme trituré et mis à la portée de l'élève qu'est tout lecteur. En quelques pages de conclusion, l'Auteur montre comment on pourrait bien intituler l'Apocalypse « le Livre de l'espérance », de l'espérance humaine, de l'espérance chrétienne, de l'espérance divine (p. 215).

Cette espérance est la certitude de la victoire remportée par le Christ et dont le chrétien est l'inlassable témoin à travers toutes les luttes et souffrances de la vie présente pour tous ses frères humains.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Giovanni BLANDINO, *Questioni dibattute*/3, Teologia 8, Pontificia Università Lateranense, Città Nuova Editrice, 1981, 13 × 20 cm, 224 pages.

Voici un troisième volume de « questions débattues » de cet auteur dont nous avons déjà présenté les deux précédents volumes [*Laval théologique et philosophique* 35 (1979) 107, 328-330]. Nous retrouvons dans celui-ci les mêmes qualités : l'intérêt des thèmes étudiés, la clarté de l'exposé, la netteté des prises de position. À l'exception de trois chapitres déjà publiés en diverses revues, les exposés de ce volume sont des études inédites.

Il ne faut pas chercher un lien quelconque entre les sujets abordés : *Miracle et épistémologie* ; *La beauté géniale du christianisme* ; *Discussion sur le dogme trinitaire avec C. Nigro*, *La théologie de la Croix* ; *Naturel et surnaturel*, *La grâce comme faculté de la vision béatifique*, *L'acte de foi*, *Le salut de ceux qui n'ont pas la foi*, *Un nouvel essai de solution*, *À part ceux traditionnellement énumérés, existe-t-il d'autres sacrements ? La nature ontologico-juridique du caractère sacramentel*.

À propos de chaque question abordée, l'A. procède d'ordinaire ainsi : il présente une introduction, l'exposé des diverses positions soutenues par les théologiens, la discussion des arguments, la nouvelle solution proposée. Ce qui prédomine dans l'ouvrage, ce sont les nuances doctrinales. Nous pouvons illustrer ce point en rappelant à titre d'exemple les propos que tient l'A. à propos du miracle.

Partant de l'affirmation sans appel de théologiens récents qui refusent la notion traditionnelle d'« une exception aux lois de la nature » en disant, comme W. Kasper : « Une intervention divine conçue comme un agir immédiatement visible de Dieu est une absurdité théologique », l'A. remarque que, en général, ceux qui se prononcent ainsi n'ont aucune préparation scientifique particulière. Certains d'entre eux en appellent à l'autorité de Vatican II. Or leur appel est sans fondement, parce que le Concile n'a jamais fait d'analyse du miracle comme tel. Les seules quatre fois qu'il parle de miracles, c'est toujours avec les termes typiquement traditionnels.

Alors que le concile de Vatican I appelle les miracles : « *divinae revelationis signa... certissima* » (Dz 1790), l'A. parle d'« extrême probabilité » et se demande si les deux affirmations sont conciliables. Affinage terminologique, remarque-t-il. Ce qui, aujourd'hui, dans le langage scientifique et épistémologique est dit « extrêmement probable », est qualifié, dans le langage ordinaire, ce simplement « certain ». « Aujourd'hui, dans le langage épistémologique, la connaissance de toutes les lois naturelles, par exemple de la gravitation universelle, est appelée la « probabilistique » bien que nous, nous constatons continuellement que les corps demeurent adhérents à la terre ou tombent sur la terre. La différence entre la certitude rigoureuse et les extrêmes probabilités desquelles on parle en épistémologie est à peine une nuance, un infinitésimal, qui échappe totalement à notre capacité d'évaluation intuitive » (p. 31).

L'honnêteté intellectuelle de l'A. apparaît dans une correction apportée à ce qu'il avait écrit antérieurement à propos de la foi. Tout en maintenant la substance de ce qu'il avait dit alors, il avoue y avoir fait « une affirmation injustifiablement sévère » (p. 121). La question était la suivante : « Est-il possible qu'un fidèle, éduqué dans l'Église catholique, passe à l'hérésie ou à l'apostasie seulement par erreur, sans commettre de faute ? » Partant d'un texte de Vatican I qui dit que « ceux qui ont reçu la foi sous le Magistère de

l'Église ne peuvent jamais avoir un juste motif de changer ou de révoquer en doute cette foi » (Dz 1794), plusieurs théologiens ont cru que tout passage à l'hérésie ou à l'apostasie implique un péché directement contre la foi, ou contre quelque autre vertu. Alors qu'il y avait vu antérieurement une faute grave, l'A. a depuis changé d'avis. « La raison immédiate, d'ordre émotif, de ce changement » a été une expérience déconcertante d'un cas d'apostasie. Le motif d'ordre scientifique est l'opinion de trois théologiens (R. Aubert, J. Alfaro, Z. Alzephy). R. Aubert, après un examen élaboré du texte et des documents de Vatican I, arrive à la conclusion que le concile n'a pas eu l'intention d'affirmer, comme le voudraient Harent et Strasser, « que toute apostasie soit nécessairement coupable, ni même, comme le pense Stolz, que toute apostasie liée à un examen scientifique des motifs de crédibilité, le soit » (R. Aubert, *Le problème de l'acte de foi*, 1958, p. 218).

Un autre chapitre qui se rattache pareillement à la foi, n'est pas d'un moindre intérêt. L'A. y aborde un problème soulevé depuis les premiers siècles du christianisme, celui du « salut de ceux qui n'ont pas la foi sans faute de leur part ». L'A. y fait un relevé intéressant des opinions et des ouvrages écrits sur le sujet, puis il apporte à son tour « un nouvel essai de solution ».

On pourra n'être pas toujours d'accord avec l'A. Mais l'on reconnaîtra qu'il aborda d'une manière courageuse et pénétrante les vraies difficultés.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Paul-Hubert POIRIER: *L'Hymne de la Perle des Actes de Thomas*. Introduction, Texte, Traduction, Commentaire. Louvain-la-Neuve, 1981. (Homo Religiosus 8.) 462pp.

Of the 462 pages in this work a mere 8 pages suffice for the Syriac text of the *Hymn of the Pearl*, which 8 pages reproduce folios 30 verso–32 recto of the British Library Additional Manuscript 14.645. This manuscript, containing 430 folios in two volumes, presents 41 lives of saints and martyrdoms and was given to the Syriac monastery of St Mary Deipara in Egypt. There is an irony in that it was given by a deacon from Takrit, on the Tigris, for whom it was written in 936 AD: the manuscript's link with both Iran and Egypt reflects the association of the *Hymn of the*

Pearl with an origin in Iran and Egypt as well as its contents, the journey of a Prince who was sent by his royal father to Egypt in order to recover a pearl guarded there by a dragon and so prove himself worthy of this proper place “in the East.” (The manuscript is described in W. Wright, *Catalogue of Syriac Manuscripts in the British Museum*, pt III, London 1872, at p. 1111.)

The brevity and the simple Syriac of the *Hymn of the Pearl* make the text an obvious one for use by beginners in Syriac, and the text has been readily available in Semitic Study Series, New Series, *A selection of the Acts of Judas Thomas*, Edited, with an Introduction, by T. Jansma, Leiden 1952 as well as in the 1968 Philo Press reprint of William Weight's *Apocryphal Acts of the Apostles*, London 1871. But the discrepancy in length between the text commented upon, 8 pages, and the discussion of it in the remainder of the 462 pages of the work under review is a clear indication that the *Hymn of the Pearl* is far from being simple. The *Hymn* raises all the complex questions of the origin and development of Syriac Christianity as well as the complex questions of literary and critical methods suitable for an analysis and critique of a piece of writing. In *Symbols of Church and Kingdom, a Study in Early Syriac Tradition*, London 1975 at p. 7 Robert Murray comments on the speculative intellectual systems associated with early Syriac Christianity in Edessa, concluding that “Christianity in communion with the Great Church developed there as a sort of precipitate in a cloudy solution.” At page 7 of *Syriac Manuscripts in the Harvard College Library: A Catalogue*, Missoula 1979, Moshe H. Goshen-Gottstein states that “Syriac studies in the broadest sense lie outside the province of the Semitist — an endangered species in any case.” One who would examine a Syriac text, therefore, must possess not only the knowledge of the language, but also that of Christian origins, intellectual history, comparative religion. And, in addition, a proper understanding of the current methods of literary criticism.

The great strength of the work under review is that Professor Poirier has shown himself extremely competent in all those areas, and may be described as an orientalist, a comparative orientalist, and an oriental linguist. Syriacists will be grateful to him and to those who made his work on the text possible: there is here a model of modern critical method applied to a specific Syriac text. The length of Professor Poirier's edition is evidence of the complexity of the